8 décembre 1988 N° 17

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

« Marie conservait et méditait tout dans son cœur » (Lc 1,19)..... 1
Une nouvelle Bienheureuse de 13 ans : Laura Vicuña.....3
Ô vous tous, enfants de la misère ! Appelés, chacun par votre nom, à devenir des saints !..... 5
Notre Dame des enfants..... 7
Des nouvelles d'Anne..... 8

« Marie conservait et méditait tout dans son cœur » (Lc 1,19)

par le Cardinal Gabriel-Marie Garrone

Il y avait près de la crèche de l'Enfant Jésus, avec saint Joseph, une seule âme capable de répondre pleinement à ce que Dieu attendait des hommes en leur donnant son Fils sous les espèces de cette vie humaine commençante.

L'Église n'a certes pas hésité à s'arrêter devant le spectacle de cet Enfant. Elle n'a pas fini d'en scruter les profondeurs. A qui demander mieux qu'à la Sainte Vierge de nous aider à le faire ? Jamais personne ne le fera plus parfaitement et mieux qu'elle, et personne ne sera plus disposé à nous aider à suivre le mouvement de sa prière.

Il est évident que la méditation de Marie n'était pas faite comme la nôtre, de discours. D'ailleurs, une mère n'en fait pas devant un berceau.

Et cependant, que de choses à recueillir si nous savons faire le silence, regarder et prier. Il n'y a pas de doute qu'une telle méditation ne soit profitable à ceux qui pensent répondre au vœu du Seigneur en souhaitant que l'Église présente au monde *la sainteté sous un visage d'enfant.*

Pour répondre à ce que l'Église nous propose avec la fête de Noël, plus que jamais nous ne devons chercher autre chose que la vérité. Ni discours, ni sentiments ne sont au niveau de cette certitude de notre foi : devant la crèche où la Vierge a posé son Fils, *nous sommes devant Dieu*. C'est à cela qu'il faut nous arrêter dans la simplicité et l'humilité. Non pas pour percer un mystère, mais pour

laisser cette vérité nous imprégner en profondeur.

Près de la crèche, si nous prions comme il faut, c'est Dieu que nous devons découvrir à travers le paradoxe de cette naissance et de cette disponibilité. Quelle merveille que celle de l'enfant qui n'a de chances de survivre que si celle qui lui a donné la vie reste encore près de lui pour l'entretenir. Jésus enfant dans sa crèche vit ce que tout homme devrait vivre dans sa conscience : *la certitude que son existence dépend de Dieu*. Tout homme devrait savoir qu'il n'existe que par la générosité divine. Le Créateur peut nous dire, selon l'expression du poète : « Vous n'existez qu'autant que je vous aime ».

L'enfant devant les yeux de sa mère et devant ceux du moindre témoin nous aide à comprendre ce que nous sommes en réalité devant Dieu. C'est ce que saint Paul dit avec tant de force à ses Athéniens dans le Livre des Actes (17, 25-26) : « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être ». Il n'y a aucune image meilleure que celle de l'enfant endormi sous nos yeux pour nous faire entendre que nous sommes suspendus à la présence et à l'action de Celui qui est le Maître de l'existence et de la vie. Il faut demander devant la crèche de mesurer la profondeur de ce qu'elle peut nous apprendre. C'est là que l'on peut le mieux apprendre ce qu'est Dieu : il est *tout pour nous*.

Cette dépendance totale de l'enfant par rapport à sa mère qui entretient sa vie après la lui avoir donnée, nous donne à nous-mêmes conscience de ce que nous pouvons être au service du Seigneur. Cet enfant, dans son existence, dépend de nous. C'est par nous que Dieu lui apporte de quoi vivre. C'est nous qui sommes la *condition constante et totale* de sa survie. Peut-on chercher meilleure image de cette part inouïe que Dieu donne aux siens dans le service qu'ils ont à rendre au prochain. Chaque homme dépend en fait, dans le mystère du monde, de tous les autres. Quand l'homme regarde vers Dieu pour savoir ce qu'il est, il ne peut s'imaginer qu'il n'est rien. Sa contribution n'est pas toujours apparente mais elle est toujours réelle. Dieu demandera compte à chacun de ce qu'il aura fait pour que les autres vivent. Encore là, l'enfant est notre maître dans ce silence qui est une attente et une certitude : sa mère est là, et il ne manquera de rien.

C'est donc près de la crèche que l'homme doit encore apprendre à *croire à sa mission*. Cette certitude qu'a l'enfant de survivre parce que sa mère est là, qu'il peut compter sur elle, assure cette mère elle-même contre le sentiment de ne servir à rien. Personne au monde ne peut dire qu'il est inutile. Il peut ne pas savoir ce que Dieu fait de ce qu'il apporte, mais si c'est bien ce que Dieu lui demande d'apporter : fût-ce son silence, cela sert au sort du monde. Qui dira le rôle que tient dans la psychologie profonde d'un enfant le seul fait de sa mère près de lui ?

Dans combien de directions ces simples pensées peuvent-elles nous conduire

et nous soutenir ?

Nous soutenir en particulier dans ce que peut dire et enseigner à tout homme l'enfant ; à l'homme qui est perpétuellement un enfant de par sa pauvreté initiale mais aussi par tout le secret de sa vie, et qui échappe mal à ce sentiment désespérant d'inutilité. Or il doit croire que *Dieu a besoin de lui*. Comment s'en convaincrait-il mieux symboliquement que devant un visage d'enfant ?

Tout dit ici *le prix de la vie humaine*. D'autres considérations peuvent venir ici également en pensée. Il n'y a rien aujourd'hui dans le monde qui soit plus capable de bouleverser nos consciences que de penser à ce qui se passe autour de la vie humaine de l'enfant. On hésite même à se le dire, mais on ne peut l'oublier. Et c'est pourquoi on ne peut pas ne pas souhaiter que soit présenté au monde par l'Église, comme objet de réflexion, de prière et d'amour, un être qui porte encore en lui *quelque chose de l'enfance*. Le monde semble avoir besoin aujourd'hui plus que jamais de rejoindre la Sainte Vierge dans sa prière afin qu'elle nous aide à juger comme il convient tant de crimes dont on s'accommode aujourd'hui envers l'enfance, et pour retrouver dans notre propre cœur, devant cette enfance, *le sentiment de ce qu'est Dieu pour nous* et de *ce que nous sommes pour Lui.*

Gabriel-Marie, Cardinal Garrone

Une nouvelle Bienheureuse de 13 ans : Laura Vicuña

C'est la première fois que se trouve béatifiée une enfant aussi jeune. Laura Vicuña est née à Santiago du Chili, le 5 avril 1891, et elle est retournée à Dieu le 22 janvier 1904, en Argentine, à Junin de los Andes. Elle était entrée à 9 ans au collège des Filles de Marie Auxiliatrice qui l'ont dès lors entièrement élevée. Elle a fait sa Première Communion à 10 ans, et reçu la Confirmation à 11 ans. Aucun fait extraordinaire dans sa brève existence, sinon, en toutes ses journées, la perfection d'un amour qui lui fit tout offrir pour la conversion de sa mère, grâce qu'elle eut la joie d'obtenir juste avant sa mort.

Voici quelques extraits de l'homélie prononcée par le Pape Jean-Paul II au cours de la liturgie de béatification, le 3 septembre dernier, lors de son pèlerinage à Colle don Bosco, à l'occasion du jubilé salésien :

« La nouvelle Bienheureuse que nous honorons aujourd'hui est le fruit de l'éducation reçue des Filles de Marie Auxiliatrice et c'est en cela qu'elle fait partie, de manière significative, de l'héritage de saint Jean Bosco. Il est donc juste de tourner notre pensée vers l'Institut des Sœurs Salésiennes et vers leur Fondatrice…

C'est dans cette atmosphère que vécut et se perfectionna Laura Vicuña, "fleur eucharistique de Junin de los Andes, dont la vie fut un poème de pureté, de sacrifice et d'amour filial", comme on peut le lire sur sa tombe. Orpheline de père, militaire d'une grande bonté et de grande valeur, elle quitta Santiago du Chili pour Temuco et vint habiter avec sa mère et sa sœur dans le village de Quilsuihué, dans le territoire argentin de Neuquen. Malheureusement – au dire des historiens – le milieu était moralement malsain ; la plupart des unions conjugales étaient irrégulières, car, mêlés aux autochtones, vivaient des aventuriers, évadés et en fuite.

La mère de la petite Laura elle-même, entrée au service d'un "estanciero" était plainte tant à cause de sa vie de couple, malheureuse, que de la férocité de l'homme à qui elle s'était liée. La petite Laura trouva bien vite un refuge auprès des Sœurs Salésiennes, au petit collège féminin de Junin de los Andes. Elle s'y prépara à la Première Communion et à la Confirmation, et là s'alluma en elle l'amour pour Jésus, si bien qu'elle décida de lui consacrer sa vie, à l'Institut de Don Bosco, parmi les sœurs qui l'estimaient et l'aidaient. (A l'âge de dix ans, à l'imitation de Dominique Savio dont elle avait entendu parler, elle voulut formuler trois résolutions : "1) Mon Dieu, je veux vous aimer et vous servir pendant toute ma vie ; c'est pourquoi je vous donne mon âme, mon cœur, tout mon être. 2) Je veux mourir plutôt que de vous offenser par le péché ; pour cela j'entends me mortifier dans tout ce qui m'éloignerait de vous ! 3) Je propose de faire tout ce que je peux pour que Vous soyez connu et aimé, et pour réparer les offenses qui vous sont faites chaque jour par les hommes, spécialement par les membres de ma famille"…

Dans son jeune âge, Laura Vicuña avait parfaitement compris que le sens de la vie est dans la connaissance et l'amour du Christ…

Laura avait compris que ce qui compte est la vie éternelle et que tout ce qui est dans le monde, et du monde, passe inexorablement. Par la suite, en suivant les explications du catéchisme, elle comprit la situation dangereuse dans laquelle se trouvait sa mère et, entendant un jour dans l'Évangile, que le véritable amour est de donner sa vie pour la personne que l'on aime, elle offrit sa vie au Seigneur pour le salut de sa mère.

Cette maison étant devenue dangereuse également pour elle, elle avait obtenu de son confesseur, afin de défendre son innocence, la permission de porter un cilice. Un jour elle fut agressée et malmenée par cet homme, aveuglé par la passion, il la battit et la laissa accablée d'épouvante. Pourtant la jeune Laura avait gagné. Mais elle était désormais malade ; rongée par différentes maladies, sa santé déclinait rapidement ; cependant elle était réconfortée par l'Eucharistie et par

l'espoir de la conversion de sa mère. Le dernier jour de sa vie, quelques heures avant sa mort, elle appela sa mère auprès d'elle et lui révéla son grand secret : "Oui, Maman, je suis en train de mourir… Je l'ai moi-même demandé à Jésus et j'ai été exaucée. Il y a presque deux ans, je lui ai offert ma vie pour ton salut, pour la grâce de ton retour. Maman, avant de mourir, n'aurai-je pas la joie de te voir repentie ?"

À cette révélation, sereine et confiante, l'âme de la mère tressaillit : jamais elle n'aurait pu imaginer un tel amour chez sa fille ! Epouvantée en découvrant la souffrance qu'elle avait acceptée pour elle, elle promit de se convertir et de se confesser. Elle le fit promptement et sincèrement. La mission de la jeune Laura était désormais accomplie ! Elle pouvait entrer dans la joie de son Seigneur !…

Le rite de la "béatification" que nous célébrons avec tant de joie et de solennité,… doit également nous faire réfléchir sur l'importance de la famille dans l'éducation des enfants et sur leur droit de vivre dans une famille normale, qui soit un lieu d'amour réciproque et de formation humaine et chrétienne… »

Ô vous tous, enfants de la misère ! Appelés, chacun par votre nom, à devenir des saints !

par Renée de Tryon-Montalembert

Oui, tous sont appelés, à commencer par les plus souffreteux, les plus abandonnés, et ceux-là même que la perversité des hommes travaille à dépouiller de leur candeur d'enfance. Elle résonne plus que jamais, et dans toute sa force, la parole de Jésus, cette parole terrible à l'encontre de ceux qui scandalisent l'un de ces tout-petits ! (Mt 18, 6-7). Ne sont-ils pas, en vérité et entre tous, les bien-aimés du Père ?

Et quand Jésus reprend vivement ses disciples, leur enjoignant de ne pas empêcher les enfants de venir jusqu'à Lui, n'est-ce pas **vous** qu'il désigne maintenant encore, **vous**, enfants d'un monde cruel qui ne sait plus respecter l'innocence ni protéger la vie ni reconnaître, en tout bambin, la semence d'un **saint** ?

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, au *Pérou*, es amputé volontairement puis envoyé dans les rues pour mendier ? On t'achète dans les hôpitaux. Handicapé, tu deviens un rapport.

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, en *Colombie*, files dans les égoûts ou travailles dans les mines de charbon ? Tu as cinq ou six ans et l'on te fait "jouer à l'enfant-taupe" à 300 mètres sous terre, dans de minuscules galeries. Si un

éboulement se produit, on ne peut te sauver et ta vie s'achève là. Des adultes creuseront à nouveau plus loin et d'autres de tes compagnons connaîtront la même histoire.

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, en *Inde*, avant l'aurore es déjà au travail pour 12, 13, 14 heures, dans une fabrique d'allumettes, à respirer le soufre que tu fixes sur les petits bâtonnets ? Ta vie ne va guère au-delà de dix ans. Tes poumons sont brûlés.

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, en *Thaïlande*, fais l'objet d'un commerce ? Dans des locaux infâmes, parfois grillagés, on te vend pour quelques "bahts" ; on t'achète pour te faire travailler dans des entreprises où tu vis 24 heures sur 24. Mais, pire encore ! Si l'on peut dire qu'il y a une échelle de grandeur dans l'horreur, n'est-ce pas toi que l'on met sur le marché de la prostitution pour satisfaire les désirs de touristes occidentaux ? Plus tu es jeune, plus tu as de la valeur ».

« N'est-ce pas toi, garçonnet ou fillette, de quatre ou cinq ans, à qui l'on fait tourner des scènes pour l'industrie pornographique ? Petit acteur dont le corps est broyé, ton cœur cessera de battre vers sept ou huit ans.

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, après l'horreur du *Cambodge*, vis derrière des barbelés, dans des camps de réfugiés, attendant le bon vouloir des administrations et organisations internationales humanitaires pour décider de ton avenir, ou qui, en *Mer de Chine*, est arraisonné, dépouillé, violé par des pirates ?

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui es tombé sous les bombes au *Liban*, ou qui erres dans les ruines fumantes à la recherche de ta famille et de tes compagnons de jeux ?

« N'est-ce pas toi qui aujourd'hui, à *Paris*, vis entre des murs ruisselants, tapissés de salpêtre, dans douze mètres carrés, avec tes parents et tes huit frères et sœurs ?

« N'est-ce pas toi qui, en *Argentine*, es enlevé, emprisonné, torturé ? Qui, au *Salvador*, au *Guatemala*, vois sous tes yeux ton père, ta mère assassinés, quand ce n'est pas toi que l'on martyrise dans le sang pour te faire parler, avant de t'achever…[1]»

Ovillo, 13 ans : « Les soldats m'ont placé une petite boîte à conserve sur la tête et s'en servaient comme cible ; à tour de rôle, ils tiraient dedans ». Ovillo peut à peine articuler les mots, une peur indescriptible transparaît dans ses yeux profonds. »

1 (Conférer Jésus-Caritas) Noël 1982, cité par Daniel Ange dans son livre : *Ton enfant, il crie la Vérité*. Fayard, 1983 p. 43 à 45.

Alejandra, 8 ans : « Je suis passée par des chemins où il n'y avait que des corps de femmes et d'enfants, c'était horrible ».

Ester, 12 ans : « Pendant huit jours entiers, nous avons marché, perdus, dormant dans la montagne tout nus ; les soldats ont tout détruit, tout brûlé, ils ont tué devant nous ma tante et sa fille. J'ai vu comment ils ont fait ; et comment ils ont massacré aussi le petit bébé de quatre mois, alors nous, nous nous sommes sauvés ».

Rafaela, 11 ans : « Moi, les soldats voulaient me violer, ils le font avec beaucoup de filles. Par chance, mon oncle a pu me sortir de la prison où ils m'avaient jetée. Dans cette prison, j'ai vu des choses terribles, comment on torturait des hommes ».

Feliciano, 7 ans, en berçant sa petite sœur : « Je suis le responsable de la famille ; ils ont tué mon papa et emmené mon grand frère. Nous, nous nous sommes sauvés ».

Reina, 8 ans : « Les militaires sont arrivés à la maison, ils ont pris maman, ils l'ont battue ; ils lui ont demandé où étaient les guérilleros, puis ils lui ont mis une corde au cou et l'ont pendue. J'ai vu tout cela du coin où j'étais. Après, ils ont voulu m'attraper moi aussi, mais j'ai réussi à m'enfuir. »

Francisco, un enfant qui a perdu la raison à cause de la dénutrition et de la faim, sans parler montre au journaliste ses poignets martyrisés à cause des liens avec lesquels on l'a maintenu attaché, sans boire ni manger, trois jours durant.[2]

Et pourtant, Jésus nous en fait la plus grave des obligations : « Gardez-vous de dédaigner un seul de ces petits, car je vous le dis, leurs anges, dans les cieux, contemplent constamment la Face de mon Père ». (Mt 18,10).

Renée de Tryon-Montalembert

Notre Dame des enfants

par le Père Jean-François Breton

« Notre Dame des enfants » : quel beau nom donné à Marie !

Une basilique s'est élevée au siècle dernier dans un petit village du Berry, Châteauneuf-sur-Cher, grâce aux deux sous qu'ont donnés tous les enfants de France, et depuis, ce sont de nombreux pèlerins qui viennent se recueillir dans ce lieu de prière où il fait bon vivre près de notre Mère. Cette basilique n'est que du XIX^{e} siècle et pourtant, que de pèlerins l'admirent car elle représente pour

2 Ibidem. Nous reproduisons ces textes avec l'aimable autorisation des Éditions Fayard.

beaucoup des démarches de foi, de confiance ; elle n'est que du XIX^e siècle, mais elle contient aussi de nombreuses confidences, confidences d'enfants avec leur simplicité, confidences de parents inquiets pour l'avenir, confidences de jeunes couples qui veulent enraciner leur amour dans l'amour même de Dieu, confidences de malades qui viennent déposer dans les bras de Marie le poids de leurs souffrances : en un mot, multiples confidences qui font sa richesse. Je comprends que beaucoup soient fiers de leur basilique, car elle est l'œuvre des cœurs simples, l'œuvre de cœurs d'enfants. Ce lieu de prière sera toujours la marque d'un amour qui dépasse l'humain et qui se veut éternel.

1700 ex-voto expriment la reconnaissance de tous ceux et de toutes celles qui ont crié vers Marie leurs souffrances mais aussi leur espérance. Ces ex-voto sont aussi les témoins de guérisons d'enfants. Marie n'est jamais apparue à Châteauneuf ; il n'y a aucun message adressé, mais l'on vient, tout simplement, parce que Marie nous attend, parce que dans cette basilique règne une atmosphère de silence, de recueillement et de prière. On y vient pour demander des grâces, on y vient aussi pour chanter les louanges du Seigneur.

Tous les ans, le dimanche après le 15 août a lieu un pèlerinage où les enfants ont une place privilégiée. C'est leur pèlerinage ; c'est la rencontre des petits, des simples ; c'est la rencontre de tout homme qui a besoin de se sentir aimé. Le jour de ce pèlerinage, on prie pour les enfants, on prie avec eux « et rien n'est plus beau qu'un enfant qui fait sa prière », disait Paul Claudel.

Père Jean-François Breton, curé-doyen de Châteauneuf-sur-Cher

Des nouvelles d'Anne

En raison des grèves, nous ne pouvons reproduire dans ce numéro de lettres concernant des grâces obtenues. En revanche, voici un court texte qui pourra intéresser nos lecteurs, car il concerne l'un des ancêtres paternels d'Anne. On se rappelle, en effet, que la famille de Guigné s'était fixée, depuis le début du XVIII^e siècle, dans l'île de la Réunion.

Joseph de Guigné est un des deux ou trois colons dont les bonnes manières ont impressionné Antoine Boucher qui les qualifie de « Sieurs ». Sa femme est une fille du troisième mariage de Françoise Châtelain.

« Le Sieur Joseph de Guigné est de Saumur ; il est de l'âge de 41 à 42 ans. Pour connaître à fond quelles sont ses facultés, et la capacité de cet homme, il faut le prendre de plus loin que de son établissement à l'isle de Bourbon ; il est de nécessité de croire qu'il est né quelque chose au dessus du commun par les belles qualités qu'il possède, et les éducations qu'il a eues ; il a étudié, et a poussé ses

études jusqu'au dernier point, où elles pouvaient estre dans un âge consommé, quoy qu'il les quittât de fort bonne heure pour prendre le service ; il y entra dans le corps de la cavalerie où il parvint à estre officier de simple cavalier qu'il estait à la paix ; il quitta le service, et passa à l'Amérique où il fut chargé de la garde de plusieurs magasins de quoy ceux qui l'employaient furent si contents qu'ils le fire marchand sur un vaisseau, dont ils donnèrent le commandement à un nommé Forget, homme de peu de capacité, de sorte qu'il se trouva obligé de prendre la conduite de la route, et vinrent à Madagascar dans le dessein de traiter avec les fourbans ; mais ils y furent pris, et cet homme se trouva obligé même par la force de faire un voyage avec ces Messieurs pour y exercer le pilotage et principalement la chirurgie, qu'il possède à fond.

Ce vaisseau après son voyage fait, toucha à l'isle de Bourbon en 1704 ; et c'est de là qu'il y resta. Il y a épousé Françoise Carré créole blanche, laquelle à l'exemple de son mary est d'une conduite exemplaire ; il a eu de son mariage deux garçons, auxquels il y a apparence qu'il donnera une belle éducation ; M. le Gouverneur le fit enseigne du quartier et ensemble nous le fîmes greffier ; il s'acquitte avec exactitude et attachement de ces deux emplois… »[3].

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.

3 Extrait du livre d'Alfred Rosset, *Les premiers colons de l'Île Bourbon,* Éd. du Cerf-Volant, 3e éd., Paris, 1972, pp. 205-206. Ouvrage couronné par l'Académie de Marine.